

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Vues pittoresques des chateaux, monumens et sites remarquables de l'Alsace

Rothmüller, Jacques

Colmar, [1839]

La Cathédrale de Strasbourg

[urn:nbn:de:bsz:31-265342](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-265342)

La Cathédrale de Strasbourg.

Quand vous apercevez de loin la flèche élançée de la cathédrale de Strasbourg, je ne sais quel sentiment d'admiration religieuse s'empare de vous. L'on se demande quelle main puissante a suspendu dans les nues cette aiguille hardie, quel ouvrier a brodé cette dentelle de pierres, quel architecte surnaturel en a osé concevoir la sublime idée. C'est que notre siècle d'indifférence a peine à comprendre ces miracles de l'enthousiasme qu'inspirait à nos pères une foi ardente; c'est que l'on se demande avec effroi combien de générations ont péri à l'œuvre, que d'existences se sont usées pour élever de quelques toises l'édifice sacré! L'on sent qu'ils n'étaient pas poussés par de vulgaires besoins, animés de basses ambitions, ces milliers d'ouvriers, ces hommes de patience, d'abnégation et de génie, qui tous, obscurs et inconnus, venaient apporter leur pierre au monument auquel nul ne donnera son nom, y sacrifier leur vie tout entière et mourir contents, quand dans quelque recoin de la sombre cathédrale, sur quelque pierre cachée ils ont gravé un chiffre ignoré que nul ne viendra lire. Chaque pierre, on le sait, est une vive aspiration, chaque tourelle un sublime élan de foi, et l'œuvre tout entière dans sa mystérieuse et symbolique ordonnance, n'est qu'une immuable image, qu'une réalisation matérielle de toutes les croyances du catholicisme. Que signifient en effet ces harmonies de nombres que l'on retrouve partout? Pourquoi l'architecte ne procède-t-il que par trois, par sept, par douze, nombres sacrés que l'on voit présider à la construction de toutes les cathédrales gothiques, symboles vivants de dogmes cachés? Ici c'est l'image de la Trinité; plus loin, des sacrements, puis le nombre des apôtres; rien n'est arbitraire, rien n'est l'effet du hasard dans cet ouvrage si vaste, si compliqué, si multiforme; chaque partie représente son mythe, chaque pierre a sa signification.

Nous allons essayer d'esquisser rapidement l'origine et les révolutions de la cathédrale de Strasbourg: nous parlerons ensuite de son architecte.

Strasbourg existait chez les Celtes sous le nom d'*Argentorat*, longtemps avant la naissance de Jésus-Christ. Conquise par les Romains, elle fut consacrée au culte de Mars et de Hercule¹, qu'on y adorait dans un temple sous le nom de *Crutzmann*, c'est-à-dire *Kriegsmann*. Saint Materne, apôtre de l'Alsace, détruisit à Argentorat le culte des idoles vers 394; mais ce ne fut que sous les rois Mérovingiens, et principalement sous Clovis, qu'on vit s'élever les premières églises catholiques, et notamment la cathédrale, connue dès lors sous le nom d'église Notre-Dame. Les rois de la seconde race continuèrent de témoigner leur bienveillance à la nouvelle métropole, et Charlemagne y fit construire un chœur en pierres dont on voit encore des restes. Dès le temps de Louis-le-Débonnaire, la cathédrale de Strasbourg passait pour un temple magnifique que les anges et les saints honoraient souvent de leur présence, et dont on racontait partout les merveilles qui s'y opéraient, comme on le voit dans un poème d'Ermaldus Nigellus. Cette première église fut détruite en 1002, par Herrmann, duc d'Alsace et de Souabe, qui entré dans Strasbourg après une résistance assez longue de son évêque, mit la ville à sac, pilla les églises, et finit par mettre le feu à la cathédrale. Le chœur seul était en pierres; le reste était construit en bois et fut totalement la proie des flammes.

Aussitôt le prélat Werinhaire, à qui l'empereur Henri avait à cet effet concédé à perpétuité les revenus de l'abbaye de Saint-Étienne, prit toutes les mesures pour reconstruire le temple; mais en 1007, la foudre tomba sur Notre-Dame et acheva de détruire ce que l'incendie allumé par Hermann avait épargné. Werinhaire ne se découragea pas cependant. La même année (1007), il fait appeler les plus célèbres architectes de son temps: il emploie huit ans à ramasser les ma-

¹ On trouve encore sur la plate-forme de la cathédrale la statue en pierre de ce héros-dieu.

tériaux. Les pierres sont amenées de douze à vingt lieues à la ronde, de la vallée située entre Marley et Wasselnheim (dite *Cronthal*), par corvée de serfs et de paysans : c'est ce qui a fait donner, dit-on, à la place qui est entre la cathédrale et le palais épiscopal, le nom de *Fronhoff*, place ou cour des corvées.

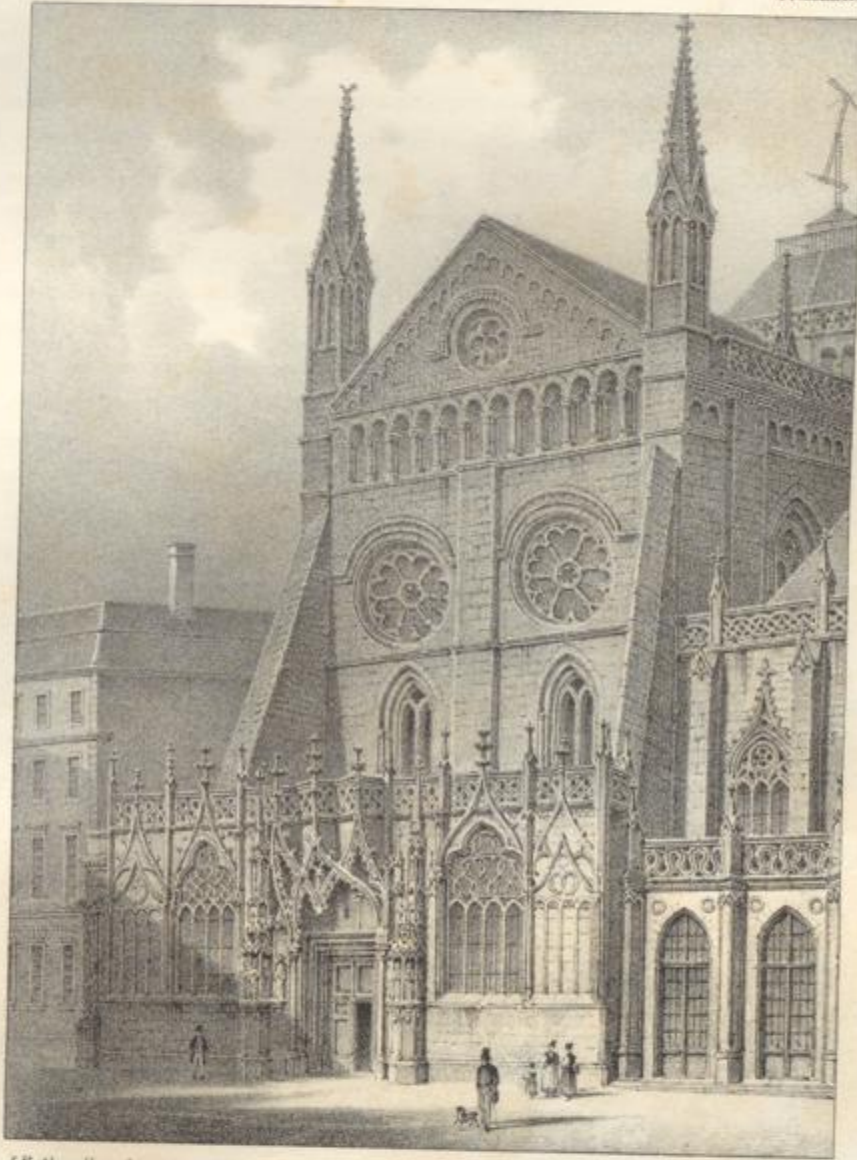
Enfin en 1015, à l'endroit qui formait alors la partie la plus élevée de la ville, on commença à établir à trente pieds de profondeur les premiers fondements de la cathédrale que l'on voit aujourd'hui. Ces fondements sont posés sur des pilotis affermis, liés et couverts; son ciment composé de chaux vive, de briques et de charbons pilés. En 1028, grâce à cent mille ouvriers qui travaillaient sans relâche, l'édifice fut porté jusqu'à la toiture. Dès lors, jusqu'au milieu du treizième siècle, époque où l'on éleva la tour, le bâtiment de la cathédrale fut continué avec une extrême lenteur et ce ne fut qu'en 1275, qu'il fut achevé. Il est vrai, que pendant toute cette période, l'on eut continuellement à réparer les dommages que causait soit le feu du ciel ou les incendies, soit les destructions si fréquentes dans ces temps de troubles et de guerre.

L'an 1277, le 25 mai, Conrad de Lichtenberg, évêque de Strasbourg, après un office et une procession solennelle, posa la première pierre de la tour. Erwin de Steinbach, originaire du margraviat de Bade, qui en avait fait le plan, en fut aussi le premier architecte¹. Dans le même temps on construisit le grand portail, les deux portails collatéraux et celui du midi pour la décoration duquel Sabine de Steinbach, fille d'Erwin, fit plusieurs ouvrages de sculpture assez remarquables. On a aussi d'elle une statue de son père, placée dans une niche sur la plate-forme. En 1291, l'ouvrage était poussé jusqu'au point où l'on voit les statues des rois Clovis, Dagobert, Rodolphe, les trois grands protecteurs de l'église. Cependant à tout instant l'ouvrage était arrêté, tantôt par un tremblement de terre (1289), tantôt par un incendie qui brûlait tous les échafaudages (1298).

Le 17 janvier 1318, Erwin mourut, et son fils, Jean, fut appelé à continuer le chef-d'œuvre qu'avait commencé son père. En 1365, la plate-forme était achevée. A partir de Jean, l'histoire ne nous a plus conservé les noms des divers architectes qui se succédèrent dans cette périlleuse entreprise, et ce n'est qu'au milieu du quinzième siècle que nous retrouvons un nom, celui de Jean Hültz, de Cologne, qui posa en 1439 la dernière pierre de la tour. Il y avait cent soixante-deux ans qu'elle était commencée.

Ce n'est, comme on le voit, que petit à petit, bien lentement, et pour ainsi dire, pièce à pièce que fut construite l'église Notre-Dame, telle que nous la voyons aujourd'hui. D'abord la nef, puis s'y ajoutent, l'une après l'autre, les différentes chapelles, puis s'y incruste le portail. En 1574, Conrad Dasypodius préside à la construction de l'admirable horloge que l'on voit à l'entrée du sud et qu'on s'occupe à réparer en ce moment. La cathédrale, qui pendant tout le temps de sa construction avait eu tant à souffrir d'accidents de tout genre, fut saccagée, incendiée bien souvent encore pendant la guerre de religion. Première ville impériale qui adopta la réforme dès 1518, quelques bourgeois affichaient à la porte de la cathédrale les propositions qu'avait avancées Martin Luther. En 1520, Pierre Philippi de Romsberg prêchait hautement la nouvelle doctrine. De grands dignitaires du chapitre, Mathieu Zell, qui fut le premier pasteur de la réforme à Strasbourg, Pierre Wickgramm, Symphorien Pillion, Hédion et beaucoup d'autres encore adoptèrent successivement ces idées hardies que le pape condamnait en vain. En 1525, la cathédrale appartenait en commun aux catholiques et aux protestants; on en enlevait les images de la Vierge, on détruisait la plupart des autels, on y plaçait une table de cène, et, en 1529, les trois cents échevins, choisis parmi les vingt tribus de la ville, prononçaient qu'il fallait suspendre la messe.

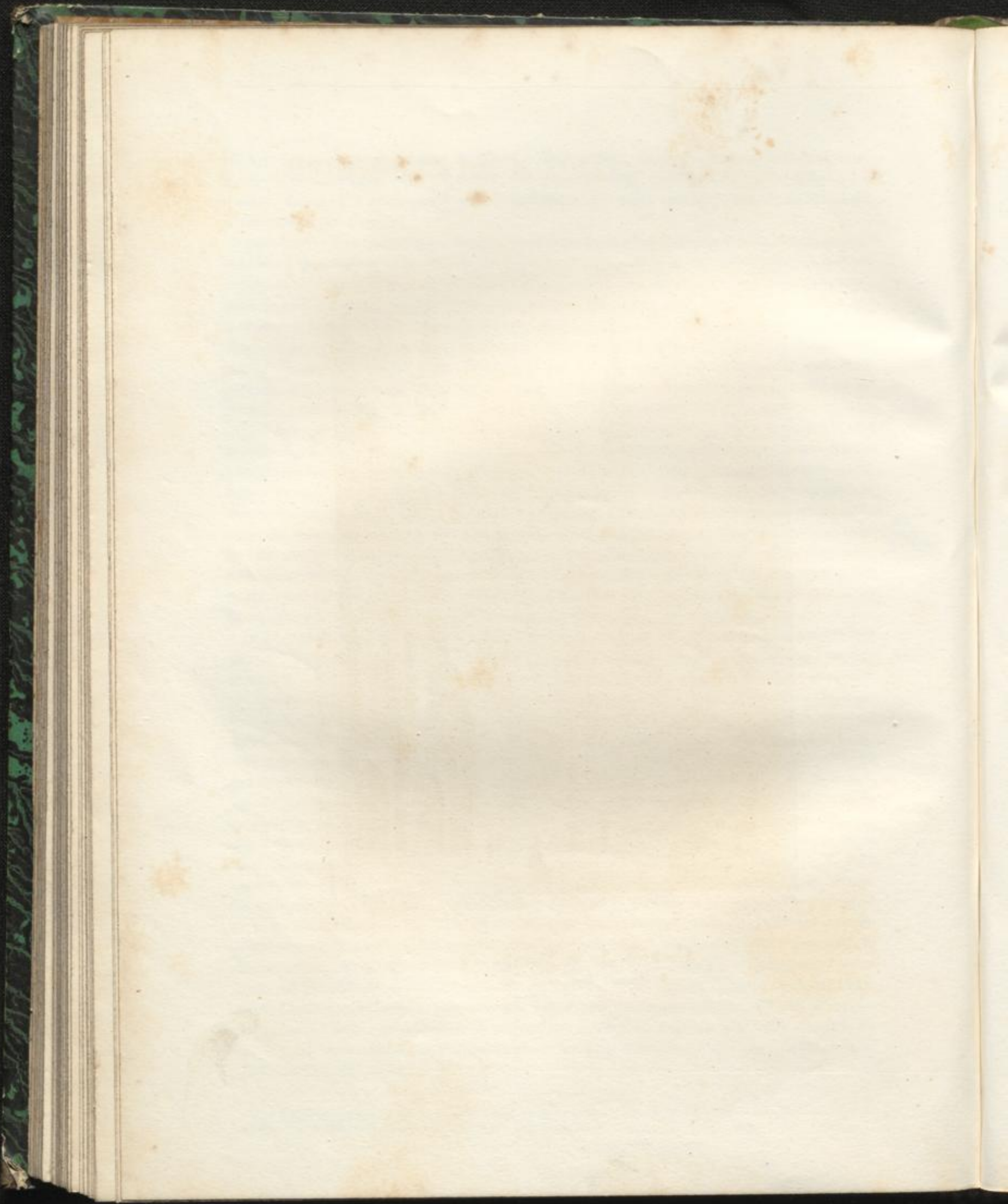
¹ Une ancienne inscription qui se trouvait au-dessus de la grande porte en fait foi. *Anno domini MCCLXXVII in die beati urani hoc gloriosum opus inchoavit magister Erwinus de Steinbach.*

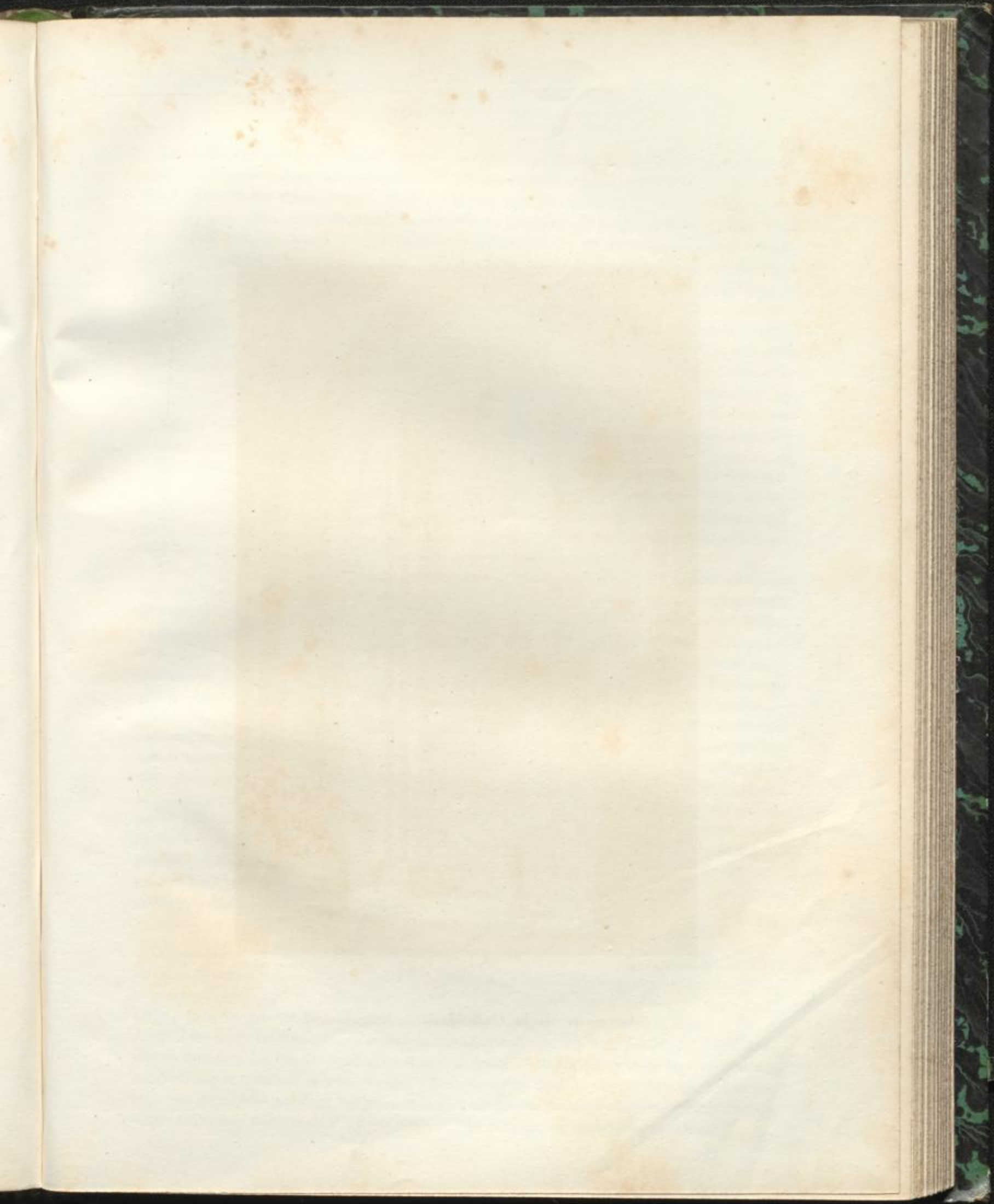


J. Rothmüller del.

Lith. de Bohn A. Vie, à Colmar

Cathédrale de Strasbourg,
Portail septentrional.







J. Rothmüller del.

Lith. de Huber & Füssli Göttinge.

Intérieur de la Cathédrale de Strasbourg,
l'Œile occidentale.

En 1548, l'intérim ou règlement provisoire de doctrine que publia Charles V, pour être reçu dans tout l'empire, jusqu'aux décisions du futur concile, fit rouvrir la cathédrale au culte catholique. Mais dix ans après, les protestants y rentraient par force, et l'église, pillée, saccagée, ouverte de tous côtés, restait abandonnée. Cependant, peu après, le magistrat la fit purifier et en assura la possession aux réformistes. En vain, à différentes reprises, les empereurs voulurent-ils rendre la cathédrale au premier culte qu'on y célébra; toujours les protestants, soutenus par leur magistrat et par les princes d'Allemagne, opposèrent une résistance devant laquelle finissait par céder le zèle des empereurs.

En 1681, Strasbourg reconnut pour son souverain seigneur et protecteur, le roi de France, qui, du reste, confirmait tous les anciens privilèges, droits, statuts et coutumes de la ville et de son magistrat. Aux termes de l'art. 3 de la capitulation signée à Illkirch, l'église Notre-Dame fut rendue au culte catholique, et, après un exil de cent vingt-trois ans, l'évêque, prince de Strasbourg vint y rétablir sa résidence avec le chapitre, qui avait été transféré à Molsheim. Depuis ce temps, la cathédrale est toujours restée aux catholiques; seulement, pendant la révolution, elle fut momentanément transformée en temple de la Raison.

Nous n'avons pas cru devoir nous arrêter, dans cette rapide esquisse, aux innombrables accidents qui chaque année, pour ainsi dire, depuis la fondation de la cathédrale venaient en endommager quelque partie. Aujourd'hui, à la gloire de ceux qui en ont posé les premières bases, après avoir résisté au temps, aux tremblements de terre, à la foudre, aux vents, elle s'élève encore ferme et inébranlable sur ses vieux fondements de huit siècles.

Nous n'avons pas eu la prétention de donner une idée de la cathédrale. Ce n'est pas en disant que son frontispice est orné de trois portails où sont déployés avec profusion tous les ornements de l'architecture gothique, que sa tour s'élève de 190 pieds et qu'elle se divise en trois étages; ce n'est pas en décrivant chacun de ses admirables vitraux, chacune de ses innombrables statues, de ses massifs piliers, de ses sveltes colonnettes, que nous aurons reproduit l'image de ce monument. L'imagination même la plus hardie ne saurait se figurer ces mille arabesques de pierre, qui forment à la vieille cathédrale comme une robe de dentelles par dessus sa robe de granit, ces figures bizarres, hideuses, grimaçantes, ces orfrois, ces Gaules, ces innombrables animaux du moyen âge, qui, de toutes parts, se dressent, rampent ou volent. Il faut la voir alors que la teinte rougeâtre du couchant vaporise, pour ainsi dire, ses formes, alors tous ses monstres, tous ses saints, tous ses rois semblent s'animer, alors que ses vitraux étincellent et que sa grande rosace, soleil de pierre et de verre, semble absorber tous les feux de l'astre, qui disparaît pour les rendre en mystique clarté au sombre monument. Il faut errer sous ses voûtes immenses, dans cette vaste nef où retentit le son lugubre de l'orgue, et quand vous aurez été pétrifié d'étonnement, quand vous sortirez du saint lieu, l'esprit anéanti par sa majesté, alors, et alors seulement, vous concevrez le sentiment d'admiration qu'inspire à tous les voyageurs la cathédrale de Strasbourg.

ARCHITECTURE.

Le frontispice de la cathédrale présente trois grands portails, où sont déployés tous les ornements de l'architecture gothique; il est précédé d'un parvis élevé de quelques degrés qui règne dans toute sa longueur. Le portail du milieu, qui répond à la nef, est surmonté d'une grande rosace de vitrage peinte des couleurs les plus variées. Le ceintre fleuroné qui environne la rosace et qui est détaché du mur, est d'une remarquable hardiesse. Au-dessus des trois portails où s'élèvent les statuts équestres des rois Clovis, Dagobert et Rodolphe, se dresse une grande tour en forme de carré oblong et terminée en plate-forme; elle renferme les cloches. Sur chacun des autres portails, qui répondent aux deux bas côtés de la nef, on devait, suivant le dessein d'Erwin de Steinbach, élever une tour; mais il n'y eut d'achevé que celle qui est du côté septentrional.

Celle-ci se divise en trois étages différents. Le premier commence à la voûte du collatéral de l'église et s'étend jusqu'à la hauteur de la plate-forme. Le second étage commence au niveau de la plate-forme, où la tour prend une figure octogone, percée à jour du haut en bas, et ne s'appuie que sur ses angles. Il est fermé par deux voûtes en pierres de taille, dont la première est entièrement évidée, n'ayant qu'un compartiment en cintres diversement entrelacés. La seconde est presque toute plate. La tour, dans toute la hauteur de cet étage, est entourée de quatre tourelles hexagones, percées de toutes parts. Chacune de ces tourelles, placée à chaque angle, contient un escalier qui monte jusqu'au haut de cette partie. L'un de ces escaliers est double, deux personnes peuvent y monter ou descendre en même temps, et se parler sans se voir. Il forme deux rampes sur un seul noyau, ménagées l'une sur l'autre dans une même cage.

La flèche s'élance au-dessus du second étage et forme le troisième. C'est une pyramide octogone évidée de toutes parts, et dont les arêtes sont autant d'escaliers tournants, au moyen desquels on parvient jusqu'à la couronne. Pour aller de là à la croix et sur la pierre qu'on appelle le *bouton de la tour* et qui termine tout l'édifice, on ne monte plus qu'en dehors et au moyen de barres de fer, qui y sont posées pour présenter un point d'appui. Les différentes voûtes de la tour sont si artistement percées, que depuis le haut de la couronne le regard peut plonger en ligne perpendiculaire jusque sur le pavé intérieur de l'église près des orgues. On compte 653 degrés de différente grandeur pour parvenir jusqu'au haut de la tour. Les historiens et même les géomètres n'ont pas toujours été d'accord sur son élévation; ils varient à cet égard d'une manière fort étrange. Wimpheling l'évalue à 950 pieds. Une planche gravée, citée par le père Riccioli, estime cette hauteur à 765 pieds. Daniel Speckle, architecte de Strasbourg, la fixa d'abord à 654 pieds, et dans ses derniers ouvrages il réduisit cette hauteur à 594 pieds, dernier calcul adopté par Munster. Osée Schad prétend qu'elle est de 639 pieds; Isaac Braun, son contemporain, parle de 574 pieds. Jean-Jean Hecklen, architecte de la cathédrale, mesura, en 1615, la tour à la demande de Léopold d'Autriche, évêque de Strasbourg. Il la trouva haute de 505 pieds. Les ingénieurs du roi la trouvèrent haute de 438 pieds de Paris. M. Silbermann de Strasbourg, ancien conseiller du grand sénat, qui mesura la tour le 27 mai 1753 avec la précision qu'il mettait dans toutes ses recherches, arriva à un résultat de 490 pieds 3 pouces et 1/2. Le père Meyer, jésuite-astrologue, ne vit que 490 pieds. L'architecte Vesperger paraît avoir déterminé la véritable hauteur en la mettant à 479 pieds 8 pouces.

Le grand portail du milieu, qui décore le frontispice de la cathédrale, et les deux portes des bas-côtés furent bâtis en 1277. Le premier est orné de six colonnes et de plusieurs belles statues élevées sur un triangle. Au-dessous de ce grand portail est la porte qui comprend quatre battants, sur l'un desquels l'on a gravé ces vers :

Argentina bona cum sis splendore corona

Lataris palma, quam virgine ducis ab alma.

Nous ne terminons pas sans parler de la merveilleuse horloge qui se trouve dans l'intérieur de l'église. Malgré son antiquité elle soutient encore aujourd'hui sa première réputation. Une tradition assez généralement reçue, mais fautive, quoique adoptée par le père Anga Roccardi, et copiée par Thomas Corneille, attribue l'invention de cette horloge à Nicolas Copernic, que le magistrat fit aveugler pour l'empêcher d'utiliser une seconde fois son génie. Mais Copernic n'a jamais été à Strasbourg, et l'horloge de cette ville ne fut commencée que vingt-sept ans après sa mort. Son portrait, qu'on voit à l'une des tourelles, peut avoir donné lieu à cette fautive croyance.



J. P. Bouchard del.

Lith. de Hahn à Paris.

Vue générale de la Cathédrale de Strasbourg.

